

En lien avec la conférence de Marc Crommelinck.

Trois livres qui soulignent les nouvelles données sociétales avec toutefois des focales différentes

L'homme nu - La dictature invisible du numérique

Marc Dugain - Christophe Labbe - Robert Laffon/Plon 2016

Au début du livre, les auteurs montrent comment, à la suite du 11 septembre, les Big data ont fait alliance avec les services secrets américains pour lutter contre le terrorisme et comment, à partir de là, ils ont entrepris de surveiller le monde entier. Comment aussi ils détiennent une puissance financière prodigieuse et veulent se substituer aux états.

Pour le plus grand bonheur des big data, le cerveau humain, avide de stimuli, est une proie facile. Au paléolithique, la dispersion était une condition de survie. L'attention diffuse, à 360 degrés, permettait de détecter dans le bruit de fond le signal d'un danger et de l'anticiper. L'esprit en veille flottante captait comme autant d'alertes le moindre bruit, une nouvelle odeur, un mouvement suspect. rester trop longtemps concentré sur un unique objet d'attention pouvait se révéler mortel. (...)

Sans cesse diverti par les sollicitations numériques, notre cerveau en redemande. Comme l'industrie agroalimentaire a su jouer avec notre appétence naturelle envers le gras, le sucre et le sel pour nous faire remplir plus que de raison nos Caddies, les firmes du numérique utilisent le goût de notre cerveau pour le picorage effréné de l'info. Le flot continu d'alertes sur le téléphone portable provoque un stimulus artificiel qui induit une perte de contrôle, une forme d'hypnose numérique? Notre attention, captée par une foule de choses souvent insignifiantes, ne parvient plus à se fixer, elle s'éparpille comme les pièces d'un puzzle. Nous perdons notre capacité à nous concentrer, à réfléchir. (...) 104-105

« En externalisant notre mémoire, nous risquons d'altérer une qualité purement humaine, l'imagination, puisque cette dernière se nourrit du vécu émotionnel gravé dans notre cerveau. Les données et les automatismes n'ont jamais fait un être humain. Ce qui constitue notre humanité, c'est indubitablement la conscience, la créativité, les rêves. L'information certes, mais en extraire la connaissance et, mieux, la sagesse, ce qu'aucun algorithme ne peut extraire. (...) La botte secrète du cerveau humain face à l'ordinateur, c'est aussi le goût du risque. Ce risque que les big data veulent à tout prix quantifier, enfermer dans des statistiques censées faire disparaître l'imprévisible et l'aléatoire.» pp. 117-118

« Sans cesse connecté et surchargé par un flux de stimuli, notre cerveau n'arrive plus à absorber. Dans cet univers numérique qui est celui de la simultanéité, de la superposition et de la fragmentation des tâches, les synapses demandent grâce. Avec Internet, nous sommes entrés dans l'ère du multitâche, une démultiplication de l'attention à laquelle nous ne sommes plus, aujourd'hui, physiologiquement adaptés et qui provoque chez nous une fragmentation de la pensée. Les neurologues en sont désormais certains, au-delà de trois actions simultanées, le cerveau patine, additionne les erreurs. (...) Comme lamalbouffe induit une surcharge pondérale, la »malconnexion« provoque une surcharge cognitive.» p. 174

« Le projet des big data est libertarien, sans frontières, sans Etat, il rend obsolètes toutes les idéologies souverainistes. L'acte de résistance sera de remettre l'humain au centre du jeu. De protéger la sensibilité, l'intuition, l'intelligence chaotique, gage de survie. C'est à cette seule condition que nous pourrions préserver notre part d'humanité dans le monde des 0 et des 1.» pp. 196-197

Textes sélectionnés par Anne Moinet.

A quoi rêvent les algorithmes ? La république des idées au Seuil

Dominique Cardon, 2015

Ce livre aborde dans un langage très clair l'accélération vertigineuse du traitement de l'immense gisement des données récoltées via le Net sur tous nos comportements (Big data). L'auteur décrit les différents modes de calcul qui forment notre société. Le livre est résolument sociologique et politique. Il s'agit de pister un phénomène qui prend une ampleur extraordinaire : on assiste à une généralisation de la calculabilité. Il s'agit bien de chiffrer le monde. Les big data correspondent à une masse de données gigantesque qui ne peut être traitée que par des algorithmes. L'objectif de ces traitements est moins de connaître le réel que de « conduire les conduites ».

« Les calculateurs fabriquent notre réel, l'organisent et l'orientent. Ils produisent des conventions et des systèmes d'équivalence qui sélectionnent des objets au détriment d'autres, imposent une hiérarchisation des valeurs qui en vient progressivement à dessiner des cadres cognitifs et culturels de nos sociétés. » (14)

Contrairement à Stiegler – qui est bien plus alarmiste – l'auteur souligne que cette avancée est ambiva-

lente à la fois subie et porteuse d'une forme de lien social où des individus de plus en plus autonomes s'y retrouveront.

« (...) Comme pour les autres technologies intellectuelles, il n'y a pas de raison de penser que les utilisateurs ne parviennent pas à socialiser les calculateurs, à déployer des stratégies pour les domestiquer et à leur opposer des contre-calculs, comme le montrent déjà les collectifs d'appropriation citoyenne des mesures de pollution et les initiatives qui se multiplient pour auditer les algorithmes.

Plutôt que de dramatiser les conflits entre les humains et les machines, il est plus judicieux de les considérer comme un couple qui ne cesse de rétroagir et de s'influencer mutuellement. La société des calculs réalise un couplage nouveau entre une puissance d'agir de plus en plus forte des individus et des systèmes sociotechniques imposant, eux aussi des architectures de plus en plus fortes. Il est encore temps de dire aux algorithmes que nous ne sommes pas la somme imprécise et incomplète de nos comportements. » (103)

La société malade de l'hyperconsommation

Philippe Moati, Odile Jacob, 2016

D'après l'auteur, les mécanismes de l'hyperconsommation visent à combler le vide de sens par l'avoir et à se présenter comme le dispositif central de la construction identitaire. Le chapitre 5 traite de la crise du lien social.

« (...) les formes hypermodernes de la consommation me semblent contribuer au délitement du lien social, au dépérissement du sentiment d'appartenance à un collectif large au profit de la communautarisation de la société, voire de l'isolement et de la solitude. » 143

« Bref, on reconnaît derrière ces modes de sociabilité une approche consumériste des relations aux autres : on les choisit, on définit le niveau d'engagement souhaité en fonction de ce qu'on en attend, et on décide de les intensifier ou d'y mettre un terme en fonction du degré de satisfaction, des modifications des préférences ou de l'univers du choix qui ouvre de nouvelles opportunités. On « consomme » les autres, pour le plaisir qu'ils nous procurent, les ressources qu'ils nous apportent ou qu'ils sont susceptibles de nous apporter ? Une sociabilité individualiste en quelque sorte. » (153)

Textes sélectionnés par Pierre-Paul Delvaux
Wégimont, le 12 novembre 2016